



La
Ducasse
rituelle
de Mons

Sous la direction de **Benoît KANABUS**
Préface d'**Elio DI RUPO**

Racine

CONTRIBUTEURS

PRÉFACE >

ELIO DI RUPO

Docteur en sciences, il est Premier ministre du Royaume de Belgique, ministre d'État et bourgmestre en titre de la Ville de Mons.

DIRECTEUR >

BENOÎT KANABUS

Docteur en philosophie et doctorant en droit, il est chercheur du FNRS et enseignant à l'Université catholique de Louvain.

COLLABORATEURS >

PHILIPPE COLLART

Ingénieur de gestion, il est vice-président de l'Association Sainte-Waudru.

JEAN-POL HECQ

Licencié en communication, il est journaliste et producteur à la RTBF.

GEORGES MOUCHERON

Licencié en philosophie et lettres, il a été journaliste à la RTBF. Il fut acteur du Lumeçon pendant dix-neuf ans.

CORENTIN ROUSMAN

Licencié en histoire, il est responsable des archives et attaché scientifique auprès du Pôle muséal de la Ville de Mons.

CONTRIBUTEURS >

PATRICK ABSALON

Docteur en histoire de l'art et spécialiste des mythes, il est chercheur indépendant et muséographe.

AURÉLIEN BAROILLER

Doctorant en anthropologie, il est membre du Laboratoire d'Anthropologie des Mondes Contemporains, à l'Université libre de Bruxelles.

GÉRARD BAVAY

Docteur en histoire, il est chargé de cours invité à l'Université catholique de Louvain et membre de la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles.

GERMAIN BIENAIMÉ

Docteur en sciences bibliques, il est prêtre. Il a été doyen de Mons et curé de Sainte-Waudru.

LÉONARDO BOFF

Docteur en philosophie et en théologie, il est professeur émérite à l'Université d'État de Rio de Janeiro. Il a reçu le prix Nobel alternatif en 2001.

HENRI BROUET

Ingénieur civil, il est le président de l'Association Procession du Car d'Or.

ANNE-SOPHIE CHARLE

Licenciée en sciences politiques, elle est coordinateur-superviseur de la Fondation Mons 2015.

FRANÇOIS DE VRIENDT

Doctorant en histoire, il est secrétaire de la Société des Bollandistes à Bruxelles.

PIERRE DUFOUR

Docteur en sciences, il est professeur honoraire à l'Université de Mons. Il est président de la fabrique d'église de Sainte-Waudru.

PIERRE FAVART

Licencié en droit, il est avocat. Il a été président de l'assemblée particulière des acteurs du Lumeçon.

ANDRÉ FOULON

Pianiste, premier prix de Conservatoire, il est directeur honoraire du Conservatoire royal de Mons.

DIDIER GERHARDS

Indépendant, il est directeur du jeu du Lumeçon.

GUY GUERLEMENT

Ingénieur civil AIMS, docteur en sciences appliquées, il est professeur à l'Université de Mons.

EMMANUEL GODEFROY

Indépendant et enseignant, il a été président de la compagnie montoise des Hallebardiers.

ALIXE HANON DE LOUVET

Licenciée en langue et littérature romane, elle est maître-assistante à la Haute École Louvain en Hainaut.

GUY HARPIGNY

Docteur en théologie, il est évêque du diocèse de Tournai. Il a été doyen de Mons et curé de Sainte-Waudru.

THIERRY HÉROUFOSSE

Régent en français-histoire. Il est réalisateur de la Descente de châsse.

FERNAND KICQ

Ingénieur industriel, il est secrétaire de l'Association Procession du Car d'Or.

FABRICE LEVÊQUE

Licencié en journalisme, il coordonne la cellule communication de la Ville de Mons.

RICHARD MILLER

Docteur en philosophie, il est député wallon et, à ce titre, sénateur de communauté.

MANUELA VALENTINO

Licenciée en histoire de l'art et archéologie, elle est conservatrice des patrimoines UNESCO de la Ville de Mons.

BENOÎT VAN CAENEGEM

Régent en français-histoire, il est conservateur de la collégiale Sainte-Waudru et de son Trésor. Il a été réalisateur de la Descente de châsse pendant vingt ans.

MICHEL VAN HERCK

Docteur en théologie, il est prêtre. Il est vice-président de l'Association Procession du Car d'Or.

JOËLLE WATTIER

Licenciée en sciences politiques et administratives, elle est réalisatrice générale du Lumeçon.

RENAUD ZEEBROEK

Docteur en sciences sociales, il est chargé de cours à l'Université de Mons et responsable du secteur Ethnologie au ministère de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

ÉPILOGUE >

FRANCO DRAGONE

Metteur en scène, il a été étudiant en sciences politiques et élève au Conservatoire royal de Mons.

GRAPHISTE >

MANUEL DUBRAY

Licencié en infographie, il est maître-assistant à la Haute École en Hainaut et intervenant à l'Université de Mons.

SOMMAIRE

PRÉFACE

10 **L'exceptionnelle fraternité qui nous unit**

Elio di Rupo

DIRE LA DUCASSE

14 **La Ducasse rituelle en quelques mots**

Pierre Favart & Benoît Kanabus, avec la collaboration de Anne-Sophie Charle

19 [Pourquoi une ducasse à Mons ?]

Benoît Kanabus

20 **La foule, acteur naturel du sacré**

Gérard Bavay

24 **Le Combat et la Procession, des cas uniques ?**

François De Vriendt & Corentin Rousman

28 **Pourquoi dit Lumeçon ?**

Alixé Hanon de Louvet & Benoît Kanabus, avec la collaboration de Corentin Rousman

31 **Un hymne des plus énigmatiques**

Alixé Hanon de Louvet & Benoît Kanabus

36 ***El' Doudou*, air populaire montois**

André Foulon

MADAME SAINTE WAUDRU

40 **Aristocrate, abbesse et sainte**

François De Vriendt

50 **Un corps saint, des reliques sacrées**

Benoît Kanabus & Benoît Van Caenegem

54 **Le chapitre de Sainte-Waudru**

Gérard Bavay & Benoît Van Caenegem

58 **Descendre la châsse**

Benoît Kanabus & Benoît Van Caenegem, avec la collaboration de Thierry Héroufosse

60 [Comment dépendre une châsse ?]

Fernand Kicq

63 [Le dialogue de la transmission]

Pierre Dufour

66 **La musique de la Descente de châsse**

André Foulon

HISTOIRE DE LA PROCESSION

71 **Une myriade de processions**

François De Vriendt

76 **Du rite sacré au cortège civique**

François De Vriendt

90 **Du premier char au Car d'Or**

François De Vriendt

92 **Entre réformes autrichiennes et Révolution française**

François De Vriendt

94 **La renaissance de la Procession**

Benoît Van Caenegem

98 **La restauration de la Procession**

Aurélien Baroiller & Benoît Kanabus

102 **Les processions ont-elles un avenir ?**

Guy Harpigny

PROCESSIONNER LE CAR D'OR

105 **Préparer la Procession**

Henri Brouet

108 **De la nef à la rampe**

Benoît Van Caenegem

111 [Comment freiner le Car d'Or ?]

Fernand Kicq

112 **Une Procession de confréries et de Vierges**

Benoît Van Caenegem, avec la collaboration de Benoît Kanabus

116 [Qu'est-ce qu'une confrérie ?]

Michel Van Herck

120 **Une Procession haute en couleur**

Michel Van Herck

125 [La compagnie montoise des Hallebardiers]

Emmanuel Godefroy

126 **La musique dans la Procession**

André Foulon

128 **La Montée de la rampe**

Georges Moucheron

132 **Du service liturgique au service de la cité**

Germain Bienaimé

**MONSEIGNEUR
SAINT GEORGES**

135 **Martyr invincible, patron militaire, icône chevaleresque**

François De Vriendt

144 **Saint Georges «belle monture» et le dragon**

Patrick Absalon

152 **La figure du roi**

Richard Miller

156 **La danse du cheval et du dragon**

Jean-Pol Hecq

158 **Deux dimensions de l'être humain**

Léonardo Boff

161 [Un lieu dédié à la Ducasse rituelle, à saint Georges et au dragon]

Manuela Valentino

HISTOIRE DU COMBAT

163 **Saint Georges à Mons, une initiative laïque ?**

François De Vriendt

164 [La châsse de saint Georges]

Benoît Van Caenegem

166 **Saint Georges ou Gilles de Chin ?**

Benoît Kanabus & Corentin Rousman

170 **Les origines du Combat**

Corentin Rousman

184 **Le renouveau des fêtes locales**

Renaud Zeebroek

188 **Du sauvetage du jeu au maintien du rite**

Aurélien Baroiller

192 **Le Lumeçon en dehors de Mons**

Corentin Rousman

COMBATTRE DANS L'ARÈNE

195 **Générique du Lumeçon**

Benoît Kanabus, Corentin Rousman & Joëlle Wattier

208 **La queue *high tech* du Dragon**

Guy Guerlement

210 **Préparer le Combat**

Fabrice Levêque & Joëlle Wattier, avec la collaboration de Didier Gerhards

212 **De la cave à l'arène**

Fabrice Levêque & Joëlle Wattier, avec la collaboration de Didier Gerhards

214 **La destinée d'une cité**

Fabrice Levêque & Joëlle Wattier, avec la collaboration de Didier Gerhards

222 **Le Petit Lumeçon**

Fabrice Levêque, Corentin Rousman & Joëlle Wattier

ÉPILOGUE

226 **Quand les mystères se font miracles**

Franco Dragone

230 **Sources & notes**

236 **Index des œuvres**

237 **Crédits photographiques**

238 **Remerciements**

239 **Partenaires**

Les titres et les références des œuvres illustrant l'ouvrage sont repris dans l'index des œuvres. Pour écarter les ambiguïtés, nous avons employé une majuscule pour désigner les épisodes rituels se déroulant à Mons ainsi que les acteurs du Lumeçon, en ce compris l'acteur représentant saint Georges, dénommé Saint-Georges.



**DIRE LA
DUCASSE**



LA DUCASSE RITUELLE EN QUELQUES MOTS

Introduction historique, structurelle et symbolique



Cela fait huit siècles que ces gestes se répètent à Mons. Bien sûr, leur histoire n'a pas toujours été la même. Et le rôle social de la Procession du Car d'Or et du Combat dit Lumeçon a évolué. Les transformations signent d'ailleurs sa vigueur. Mais le cœur de la Ducasse rituelle perdure. Elle contribue à fixer l'image de la communauté locale et à l'identifier, au point d'avoir été proclamée chef-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité par l'UNESCO dans la Liste des géants et dragons processionnels de Belgique et de France.

Épisodes rituels

Comme le corps d'un dragon enfoui sous la terre, la colline de Mons fulmine. Son gigantesque beffroi balaye le ciel rougeoyant. La foule circule dans les veines médiévales, danse corps à corps pour s'éviter et converge vers l'ancre de pierre gothique où tout va recommencer, en ce samedi soir, veille de la Trinité. Quatre épisodes rituels vont alors se dérouler: la Descente de la châsse de sainte Waudru, la Procession suivie de la Montée du Car d'Or et enfin le Combat dit Lumeçon.

Samedi 20 heures, premier acte. La très solennelle cérémonie de Descente de la châsse de sainte Waudru se déroule dans la collégiale. Les Montois y descendent au milieu d'eux le corps sacré de la « fondatrice » de la cité. Des reliques qui, le restant de l'année, reposent dans une châsse au-dessus du maître-autel. Après avoir été processionnées à l'intérieur de l'édifice, elles sont confiées par le doyen à la garde du bourgmestre. Des Montois vont alors se bousculer par dizaines pour les toucher d'une main, d'un mouchoir, d'une prière. Cet échange réactualise en quelque sorte

la fondation de la ville à travers le transfert du pouvoir religieux au pouvoir politique; à travers le lien entre la cité ancienne qui défile en costume historique, au premier chef les chanoinesses qui la dominèrent longtemps, et la cité contemporaine massée dans le public et représentée par ses élus.

Le lendemain, dimanche de la Trinité, la Procession commence son périple à 9 heures 30. Posée sur le Car d'Or, un lourd char d'apparat tiré par six robustes chevaux de trait, la châsse parcourt les rues du centre historique. Répartis en une soixantaine de groupes, près de mille huit cents participants la précèdent, restaurant, le temps d'une matinée, les nobles seigneurs et dames de jadis, les corporations bourgeoises ou populaires, les confréries religieuses et les compagnies militaires qui ont fait la richesse et la gloire de la capitale du Hainaut. Cette fastueuse Procession fera le tour de la ville pour revenir à son point de départ, la collégiale. C'est un honneur tout particulier de faire partie de certains groupes. Affichant une riche diversité d'apparences, le tout témoigne pourtant de la puissante cohésion sociale de la ville.

Cette affiche de 1949 présente la Procession et le Combat de façon synchronique. En accentuant la géographie de la ville, Henri Léonard montre astucieusement que la Ducasse rituelle relie constamment le centre historique et spirituel (la collégiale) au centre contemporain et politique (la Grand-Place).

•••

Le Car d'Or attire déjà à lui tous les regards. Selon une légende immémoriale, il doit, en fin de Procession, monter d'un seul élan un raidillon de pavés cahoteux qui longe la collégiale. Sous peine qu'un improbable malheur ne s'abatte sur la ville. Un suspens qui relève d'une simple tension narrative – jamais le Car n'échoua –, mais qui suscite l'excitation autour du caractère ludique d'un épisode bien plus profane que pieux. Il est midi. La tension monte jusqu'à éclater dans des cris de ralliement au pied de la rampe Sainte-Waudru. Des centaines de corps font *pack* derrière le Car pour le pousser, et sauver la ville. Une cinquantaine de secondes, tout au plus, mais d'une intensité qui frôle le délire.

Le Car d'Or à peine rentré dans la collégiale, Saint-Georges se prépare déjà à affronter le Dragon. Accompagné des acteurs du Lumeçon – Chin-Chins, Diables, Hommes blancs et Hommes de feuilles, Cybèle et Poliade –, il entame sa triomphale Descente de la rue des Clercs, une petite rue pentue et sinueuse qui relie la collégiale à la Grand-Place, tandis que le Dragon se met à danser. Une marée humaine s'engouffre derrière lui. Une course moins dangereuse qu'à Pampelune, peut-être. Mais certainement pas moins grisante. C'est à nouveau le délire. Les pompiers tirent des salves d'honneur. Les policiers, symboles de l'ordre s'il en est, forment un cordon chahuté par la foule. Arrivés au cœur de la Grand-Place, les acteurs entrent dans l'arène peu après 12 heures 30. Le Combat dit Lumeçon commence. Une quarantaine de minutes de frénésie rythmée par l'air du *Doudou*. Là, au côté de Saint-Georges, le public va combattre un Dragon au corps d'osier. La Grand-Place, comme le jour du *Palio* à Sienne, est noire de monde. La partie du public qui a réussi à conquérir l'espace autour de l'arène joue un rôle d'acteur à part entière, tantôt chahuté par les carcasses des Chin-Chins et les coups de vessie des Diables, tantôt provoqué par les coups de queue du Dragon. Le public-participant se fait littéralement plier le long de la corde qui entoure l'arène pour tenter d'arracher le crin, les dents, les rubans du Dragon. Dans ce tourbillon général, Saint-Georges tente à proprement parler de jouer le «lumeçon» en tournant, malgré le désordre apparent, dans le sens des aiguilles d'une montre et, si possible, d'y entraîner le Dragon. Peine perdue. La Bête est rebelle. Et

elle résiste de plus belle aux coups de lance et de sabre que lui porte Saint-Georges. Ce dernier devra recourir à une technique plus en phase avec son *look* de cavalier Empire pour porter l'estocade : un premier, puis un deuxième et enfin un troisième coup de pistolet laissent un Dragon effondré peu après 13 heures.

En forme de jeu

La Ducasse, comme l'a expliqué l'anthropologue Roberte Hamayon, «se déroule sur un plan qui, par définition, n'est pas celui de la réalité : le Combat et ses protagonistes ne sont pas ce qu'ils ont l'air d'être. C'est ce parti général de jeu qui semble avoir permis de dévoyer la composante de violence : elle est dirigée contre un faux animal, elle est elle-même tournée en dérision : trois lances se brisent sur la queue du Dragon, le pistolet pointé vers lui s'enraye. C'est aussi ce parti pris de jeu qui crée l'émotion, émotion liée moins à l'incertitude du résultat du Combat lui-même qu'aux aléas du contact avec le Dragon, recherché tout au long du Lumeçon par la partie du public la plus participante pourrait-on dire, celle qui depuis le matin s'est placée en position de le faire plutôt que de regarder la Procession. Parvenir à prendre un crin de la queue du Dragon, c'est être en quelque sorte élu par la chance, gagner au jeu de l'année. Le simple fait de garder ce crin dans son portefeuille désigne la Ducasse comme un jeu rituel qui opère comme tel¹.»

Répandu pour qualifier certaines fêtes rituelles dans l'Europe médiévale, le terme *jeu* est donc particulièrement éclairant pour comprendre la Ducasse rituelle, en tout cas le Lumeçon au caractère ludique bien affirmé. Car, en deçà des réjouissances bachiques² qui l'accompagnèrent de tout temps, la Ducasse offre dans ses épisodes rituels un modèle réduit du monde à travers lequel chacun peut penser son identité. Elle offre aux participants de jouer un rôle et de se déterminer par rapport à une issue incertaine – quand bien même ne l'est-elle qu'en apparence comme la Montée du Car d'Or ou le Combat dit Lumeçon. L'équilibre du jeu repose ici dans la coopération des participants et non dans leur opposition. Le processus de don et de contredon de crins intéresserait le philosophe et anthropologue

Alors Dimanche de la Trinité: Combat Légendaire dit Lumeçon





LA FOULE, ACTEUR NATUREL DU SACRÉ

Tout un peuple, d'un même cœur



Communiant dans le même esprit, cent mille personnes sur la Grand-Place et dans les rues de Mons à l'heure du Combat. Et peut-être bien deux cent cinquante mille visiteurs pour l'ensemble des manifestations de la Ducasse. Mais qu'importe le chiffre précis et réel de cette masse innombrable. La fête montoise est au premier rang des plus grands rassemblements annuels du pays.

«Et traînés par la foule qui s'élance...»

Que serait l'événement sans ce concours de monde? Que serait le Combat sans la multitude assemblée?

Au-delà des mots *participants* ou *public*, c'est le mot *foule* qui revient alors sous toutes les plumes. Presse et témoins individuels l'affichent en tête de leurs commentaires. En images fixes ou animées, le Web lui fait une place de choix. En soi, cette foule est une réalité rare en même temps qu'un phénomène épisodique et éphémère. Par ses proportions et son aspect, elle capte le regard et fascine. Une fascination teintée d'un soupçon de crainte.

«*The place to be*». Un moment vrai à ne pas manquer. Une présence à respecter ou à assumer. Pas question pour le Montois d'être éloigné de sa ville un pareil jour! Manquer ce moment de célébration serait une faute, presque un péché. Ressenti qui, aujourd'hui, se retrouve de plus en plus largement dans les villes et les villages d'un «*hinterland*» de plus en plus vaste.

C'est qu'il y a un lien en quelque sorte viscéral entre la fête et ses fidèles. Lien immédiat qui n'a besoin ni de recrutement, ni de discours officiel, ni de grande théorie, ni même de ses fondements historiques pour se (re)produire.

Immémoriale

La foule de la Trinité montoise est immémoriale. Son apparition remonte à la nuit des temps.

Sur un plan général, l'histoire des dévotions populaires connaît d'impressionnants phénomènes de foule dès les environs de l'An mil. Sigebert de Gembloux et le riche dossier hagiographique gantois du XI^e siècle en donnent de remarquables illustrations. Au-delà des fêtes annuelles de dédicace, les élévations et les translations de reliques font le plein. L'église collégiale des chanoinesses, par son ampleur et l'organisation de ses espaces, dit assez que l'on veut, dans le même temps, impressionner le pèlerin et accueillir le grand nombre indifférencié. La grande Procession vers les bois, aux confins de Maisières, s'accommode de cette dimension populaire. En 1349, les retrouvailles des reliques de saint Vincent et de sainte Waudru aux Bruyères de Casteau-Maisières attirent des masses innombrables. Certaines sources, évidemment invérifiables, citent déjà des chiffres de l'ordre de cent mille pèlerins et plus.

Au moins partiellement héritées du milieu du XVII^e siècle, les paroles du *Doudou* disent bien «Nos irons vir l'Car d'Or à l'Procession de Mons». C'est là bien plus qu'une

Près de cent mille personnes communient dans un même esprit le dimanche de la Ducasse.



invitation pour les «gins du rempart» comme pour ceux du «culot». Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la foule est d'abord celle de la Procession. C'est l'époque où, à Soignies, les chanoines tentent d'interdire, à l'occasion du lundi de Pentecôte, que l'on danse et que l'on tire les «campes» (pétards) au passage du Tour Saint-Vincent. C'est un peu plus tard, en 1819, que les autorités décident d'isoler le couple formé par Saint-Georges et «son» Dragon du reste de la célébration religieuse. La foule semble suivre... d'instinct. Sans toutefois abandonner son rôle dans la partie proprement pèlerine.

Aujourd'hui, c'est bien la foule qui entonne spontanément la chanson du *Doudou* dès que les reliques ont été confiées aux autorités communales. C'est elle encore qui pousse le Car d'Or et s'engouffre à sa suite au moment d'arriver au terme de son itinérance.

Dynamique

La partie la plus spectaculaire de la Ducasse, susceptible de justifier à elle seule le rassemblement des «pèlerins», est bien sûr le Combat. La foule y tient un rôle particulièrement dynamique. Les acteurs institutionnels de ce théâtre d'inspiration sacrée jouent savamment le double jeu d'énerver la foule tout en la tenant en respect. Comment voir autrement les virevoltes de la queue de la Bête au-dessus de la foule assoiffée et de crins et de «reliques» en tous genres ?

Contrairement au Goliath athois, «el' Biète», à Mons, ne dit mot. Pourtant, on sait qu'en quittant, vaincu, l'arène, le Dragon pourrait, comme Goliath à l'issue du jeu qui scelle, momentanément, son destin, dire «d'ji n'su nié cô moûr» (je ne suis pas encore mort). Car la Bête, nouveau Prométhée, ressuscitera pour permettre le grand bonheur de pouvoir lutter avec elle et la défier à nouveau. Et l'échec éventuel de David n'a-t-il pas pour écho, avant le coup de feu final, les échecs répétés des assauts successifs de Saint-Georges ?





**MADAME
SAINTE WAUDRU**



ARISTOCRATE, ABBESSE ET SAINTE

L'état de nos connaissances historiques sur Waudru



« Pieuse servante du Christ » (vers 850), « maîtresse de vertu » (vers 850), « duchesse de Lotharingie » (vers 1195), « première abbesse de Mons » (xiii^e siècle), « comtesse de Hainaut » (xv^e siècle), « fondatrice de la ville de Mons » (1627), « modèle de l'épouse chrétienne » (1886), « Montoise première » (1989) : au fil des siècles, la tradition a paré Waudru de bien des qualités. Chaque époque a projeté sur elle ses idéaux de perfection et de grandeur. Mais que savons-nous réellement de cette femme ? Pourquoi s'installa-t-elle sur la colline montoise ? Qu'y laissa-t-elle en héritage ? Les réponses ne vont pas de soi¹.

Fragments

Autour d'un noyau historique originel, le travail millénaire de la légende a modelé, par strates successives, la figure de Waudru, selon un processus inconscient relevant à la fois de la psychologie individuelle – l'homme supplée d'instinct aux lacunes de l'information – et de la psychologie collective – l'enjolivement et la simplification sont inhérents à la représentation des héros du passé. De surcroît, Waudru fut considérée, dès sa mort peut-être, comme sainte. Les attentes de générations de fidèles comme les solennités du culte ont elles aussi contribué à magnifier, en y incluant le surnaturel, une destinée jugée hors du commun et inspirée par Dieu.

Pour tenter d'appréhender un personnage de chair et de sang ainsi que ses actes, l'historien d'aujourd'hui est obligé de tout déconstruire et de repartir des sources les plus anciennes. Celles-ci sont minces et leur interprétation difficile. On gardera à l'esprit qu'avant l'An mil, l'écriture reste l'apanage d'une petite minorité et que, souvent, la mémoire des événements antérieurs, surtout dans l'univers

germanique, se perpétue oralement. Ne perdons pas non plus de vue qu'à côté des rares textes parvenus jusqu'à nous, quantité d'autres n'ont pas survécu. En outre, les informations disponibles proviennent principalement des *Vies* de saints, ces textes hagiographiques au genre stéréotypé, dont le but premier est de susciter l'admiration et de promouvoir la vénération et non de détailler une biographie. De Waudru, c'est donc une image extrêmement fragmentaire et diaphane, où la part d'interprétation s'avère primordiale, qui s'offre à nous.

Quelques reliques, l'une ou l'autre bribe de la tradition et, surtout, deux récits hagiographiques. Telles sont les quatre ressources majeures auxquelles nous pouvons puiser pour assembler quelques miettes d'histoire sur Waudru.

Avant tout, il y a le témoignage, restreint mais capital, de la *Vie de sainte Aldegonde de Maubeuge*, sœur cadette de Waudru, composée vers 710-720, soit une trentaine d'années seulement après la mort de cette dernière. Ce récit constitue véritablement le socle de nos connaissances. À ce canevas initial, on peut ajouter certaines données de la *Vie de Waudru*. Rédigée par un moine autour de 850, sans doute

Les Chroniques de Hainaut de Jacques de Guise figurent parmi les manuscrits les plus somptueux du xv^e siècle. Le miniaturiste a résolument transposé à son époque le mariage de Waudru et de Vincent. La cour entourant les mariés évoque donc celle du duc de Bourgogne, auquel le manuscrit était destiné.



pour affermir le culte de la sainte à Mons, ce texte reprend plusieurs renseignements tirés de la *Vie d'Aldegonde* et y ajoute des informations issues de la tradition locale. « On ne peut connaître tout ce qui, en raison d'une trop grande ancienneté, a disparu de la mémoire des hommes. » À travers ce regret, l'auteur de la *Vie de Waudru*, qui doit démontrer l'excellence de la sainte près de cent septante-cinq ans après sa disparition, nous rappelle cependant la fragilité de son évocation.

À côté de ces deux sources écrites en latin, nous conservons aussi des reliques. Sans être parfaite, leur expertise récente, réalisée suite à l'ouverture des châsses en 1997, a montré que les ossements étaient chronologiquement compatibles avec ceux d'une femme du vii^e siècle. Les premiers résultats de la datation au carbone 14 avaient pourtant jeté un doute puisqu'ils fixaient à la période 430-620 l'âge de ces ossements. Cependant, les spécialistes, ayant constaté que le poisson entrainé pour une part notable dans le régime alimentaire de la personne à laquelle appartenait ce squelette, ont conclu par recouplement que la fourchette chronologique pouvait être rajeunie et, dès lors, coïncider à l'existence de Waudru.

Enfin, nous devons, certes partiellement, tenir compte de la tradition qui affleure çà et là dans divers textes tardifs. Parmi le flux de déformations et d'affabulations qu'elle charrie, il arrive que se glissent des éléments véridiques qui se transmettent d'âge en âge sans grande altération. La date de mort de Waudru (686 ou 688) en livre peut-être un exemple significatif.

Depuis une vingtaine d'années, des recherches historiques sans précédent – on pourrait citer plus de vingt titres² – se sont attachées à Waudru. Elles permettent désormais d'en esquisser un portrait, qui demeure certes évanescents mais dont les jalons paraissent crédibles.

Éléments biographiques

Cette histoire commence-t-elle en 612, comme le retiennent les conventions ? La date de 612 provient de calculs effectués au xvii^e siècle par le jésuite Jacques Simon, auteur d'une *Vie de sainte Waudru* en français. Cette hypothèse sera reprise par divers érudits sans véritable remise en question.

En fait, rien ne permet de proposer une date précise pour la naissance de Waudru. L'époque mérovingienne ne connaît évidemment pas l'état civil et les hagiographes n'associent guère de millésimes aux héros qu'ils célèbrent. Que dit le plus ancien texte qui évoque la naissance de Waudru ? Simplement qu'elle naît « au temps de Dagobert, célèbre roi des Francs ». Il s'agit du « bon roi Dagobert I^{er} », roi de tous les Francs de 629 à 639, mais qui règne déjà sur l'Austrasie, associé à son père Clotaire II, à partir de 622-623. Nous placerions donc plus volontiers la naissance de Waudru entre 620-625, d'abord en raison de cette mention de Dagobert, ensuite parce qu'elle s'harmonise mieux avec la chronologie ultérieure de sa vie, enfin parce que la naissance de la sœur cadette de Waudru, Aldegonde, est située avec plus d'assurance aux alentours de 630.

Waudru naît au sein d'une famille influente de l'aristocratie neustrienne, impliquée dans les plus hautes sphères du pouvoir. Cette appartenance à la classe dirigeante se reflète jusque dans l'étymologie, clairement germanique, de son nom : « Waldan-Drūt » (en latin Waldetrudis) signifie « celle qui gouverne de manière vigoureuse ». La racine « Waldan » se retrouve dans le nom de son père, Waldebert. Par une charte émise vers 626, nous savons que celui-ci est intendant du roi Clotaire II et administre les domaines royaux. Sa mère, Bertille, est la sœur de Gondeland qui occupe la plus haute dignité de l'époque, à savoir celle de maire du palais. Landry, un autre oncle maternel, doit être identifié à un important responsable militaire. Puissante, la famille dans laquelle Waudru voit le jour est également chrétienne, comme le suggère la mention, dans la *Vie d'Aldegonde*, de la marraine de sa sœur, une certaine Gervida. Sur son lieu de naissance et ses années de jeunesse, rien ne filtre vraiment des sources. Cependant, une réécriture de la *Vie d'Aldegonde* datée de la fin du ix^e siècle situe à Cousolre (trente kilomètres au sud de Mons) le centre domanial de la famille – entendons le lieu de résidence et d'inhumation de ses parents.

Le récent examen anthropométrique des ossements attribués à la sainte permet de se faire une idée de sa physionomie. Adulte, Waudru est une personne de taille supérieure à la moyenne de l'époque (elle mesure entre un mètre soixante-deux et un mètre soixante-neuf) et présente



Nostre doulx sauveur
 ihesu crist recepueur
 du monde pour en
 sumner la voie de
 la vie pardurable a tous loiaulx
 vpiens apres sa benoite ascension
 a daigne enuoner en cestuy misere
 rable monde ses benois apostles
 despuis les escluz des apostles po
 iceulx ensieulvir z remonstrer au

peuple ce que dit est. lesquelz escluz
 en vuant droiturierement en por
 tant z souffrant debonnairement
 les aduersitez du monde en despitat
 les choses temporelles mais en ap
 petant les choses pardurables en
 preschant en attendant ou querant
 nonchassent aux errans les ioies
 que ilz auoient perdues du regne
 pardurable. Et que ie die verite





DESCENDRE LA CHÂSSE

La « Tradition » de sainte Waudru



La veille du dimanche de la Trinité, à 20 heures, la collégiale Sainte-Waudru est le théâtre d'une cérémonie solennelle des plus émouvantes, la Descente de châsse. Le grand vaisseau gothique a été peu à peu envahi durant tout l'après-midi par des centaines de fidèles, de Montois, d'invités ou de curieux. Certains s'y sont installés dès 11 heures... Beaucoup reviennent d'année en année à une place fétiche : dans telle chapelle, près de telle colonne, derrière telle grille. On est presque sûr d'y retrouver des connaissances, parfois perdues de vue depuis un an, même lieu, même heure. Dehors, on entend la rumeur de la foule qui n'a pas pu entrer. Elle se consolera tant bien que mal grâce au carillon du beffroi qui exécutera les différents airs musicaux de la cérémonie en synchronisation avec les grandes orgues de la collégiale. Mais c'est bien la collégiale qui reste « the place to be » en ce samedi soir.

Une longue « Tradition »

La « Tradition de sainte Waudru », c'est-à-dire la « transmission » du « corps saint de Madame sainte Waudru » de l'autorité religieuse à l'autorité civile, est ancienne¹. Si l'on se réfère aux *Annales* que François Vinchant rédigea vers 1635², une telle transmission eut lieu pour la première fois durant « la nuit de la Sainte-Trinité, le 25 de may 1426 ». Les chanoinesses y confièrent aux « eschevins, le corps de sainte Waldetrude, pour l'avoir en leur garde durant la procession générale ». Mais de Descente de châsse à proprement parler, il n'est alors nullement question.


Jusqu'à la Révolution française, la châsse en argent de 1313 était en effet enfermée durant toute l'année dans une armoire prenant la forme d'un petit autel. Située derrière l'arcade principale du chœur, on y accédait par un escalier. La châsse n'était par conséquent visible que deux fois par

an : le 9 avril, fête de sainte Waudru, et le dimanche de la Trinité, jour de la Procession.

La veille, des charpentiers, œuvrant pour le compte du chapitre, la retiraient de cette armoire-autel et la déposaient sur une simple table autour de laquelle chanoinesses et échevins procédaient à la transmission du corps au terme d'un office chanté en latin. La solennité n'avait sans doute rien de spectaculaire, si ce n'est les riches atours des chanoinesses, et se déroulait de toute façon en comité restreint – la collégiale était alors l'église strictement privée des chanoinesses³.

Ceci n'empêcha pas l'abbé Jean Huvelle de se plaire à imaginer un « grand bailli venant prendre par la main la Dame batonnière » qui l'attendait sur le pas de sa porte afin de la conduire vers « une haie d'honneur » que lui faisaient les autres chanoinesses, tandis que « les ouvriers du chapitre portaient leurs plus beaux uniformes⁴ ».

La nouvelle châsse en bois, réalisée en 1804 pour accueillir


La châsse de sainte Waudru est suspendue au-dessus du maître-autel depuis 1825.



LA DESTINÉE D'UNE CITÉ

Jouer le Combat

La chasse de sainte Waudru ayant à peine regagné la collégiale, le Lumeçon se met en branle¹. Un cortège très attendu appelé Descente de la rue des Clercs se forme progressivement au chevet de la collégiale. De l'aveu de nombreux amateurs, c'est probablement le meilleur endroit pour voir l'ensemble des acteurs. La tension monte de manière perceptible, on se trouve dans les coulisses d'un énorme spectacle vivant, juste avant l'entrée en scène. Certains ont le trac, tous s'encouragent. Le grand moment est proche.

Descendre la rue des Clercs

L'échevin des Fêtes lève sa lance, c'est le signal attendu par les pompiers pour tirer la salve marquant le départ du cortège. Dès les premières notes de l'air du *Doudou* jouées au carillon du Beffroi, le public applaudit en cadence, au rythme de la grosse caisse du groupe de la musique du Lumeçon. La police à cheval ouvre littéralement le chemin. Et voici que les personnages entrent dans la lutte.

En tête de cortège, l'échevin des Fêtes et Poliade entament la Descente juste devant les pompiers et les musiciens. Saint-Georges confie sa lance à son guide, le Chin-Chin protecteur, le temps pour lui d'aller saluer au sabre la foule massée derrière les rangs de policiers, en guise de remerciement. Le bourgmestre se met à sa droite pour le guider vers la Descente. Le doyen de Mons, le président de la Procession et Cybèle descendent quant à eux devant Saint-Georges.

Et le Dragon se met lui aussi en marche. Prudent, il reste derrière Saint-Georges, protégé par une partie de ses alliés, les Diables. Autrefois, plus entêté peut-être, il précédait le chevalier. Cette inversion de préséance représente pour certains l'évolution des valeurs de bien ou de mal qui

leur étaient auparavant associées... À tout le moins leur ambivalence. Si le Dragon était si malfaisant, il serait en effet plutôt poursuivi par Saint-Georges. Or, ici, Saint-Georges semble ouvrir la voie. Pour un héros, il serait pour le moins incongru d'amener ainsi le mal sur la Grand-Place. Quoi qu'il en soit, les Diables et les Chin-Chins, au-dessus de ces considérations philosophiques, bataillent déjà entre eux. Les Diables claquent leurs vessies au sol. Les Chin-Chins tentent de les chasser avec leur carcasse. La lutte deviendra de plus en plus vigoureuse au fil de la Descente. Et ils ne manquent pas de taquiner le public : les premiers font des moulinets avec leurs vessies, les seconds font mine de donner des coups de l'arrière de la carcasse. Bref, ils jouent avec le public. Saint-Georges exhibe fièrement sa lance, avec laquelle il effectue lui aussi des moulinets, non sans narguer le Dragon. La bête adopte une allure de plus en plus vive, commence à s'énerver, tanguet et danse à l'approche de la Grand-Place. Prêt à en découdre. La foule entre elle aussi en transe, comme « emportée ailleurs », dans un état de quasi-folie !

Le Dragon donne un premier « faux » coup de queue au croisement avec la rue de la Poterie. Faux, car la queue ne va pas dans le public et reste bien exhibée en hauteur.

Derrière le cordon formé par les policiers en casque blanc, la foule, descendant la rue des Clercs, est en transe ; dans un état de quasi-folie.